

milieu de nous, qui était un fidèle et rigide observateur de l'Eglise Romaine, et le fondateur d'une Eglise dans votre ville. A mon estime, c'était un des meilleurs hommes, si ce n'était pas le meilleur, que j'aie jamais connus : homme du plus grand talent, véritable gentilhomme, chrétien sincère et zélé, juste, honnête et consciencieux, ami des pauvres, et vraiment unique, toujours prêt à faire du bien à tous, aimé et respecté sans aucune exception par tout le village. J'ose dire que dans Manayunk il n'est pas un seul individu résidant ici depuis ces dix dernières années, qui ne connaisse bien tout ce que je dit de cet homme, et même quelque chose de plus. Reportons pour un moment, nos pensées sur cet homme, rappelons ses grands talents et ses perfections; tant de bonnes actions, d'œuvres éclatantes, sa vie innocente, et remplie de vertus; et demandons-nous ensuite s'il n'était que vraisemblablement si attaché à une Eglise que tant de fanatiques voudraient nous faire considérer comme méprisable et corrompue : jamais.

« Si sur notre heureuse terre, chaque individu, grâces à Dieu, est libre d'adorer son créateur, suivant ce que lui dicte sa conscience, on ne doit pas donner de préférence à aucune secte, en fait de religion : ici tout le monde est sur le même pied : tous peuvent suivre leur route sans être molestés : c'est pour parler emphatiquement, un champ où verte, où ne règne pas la faveur. Les choses étaient ainsi, j'ai toujours été frappé et tout homme de bon sens le sera comme moi, que les contes impertinents, les craintes et les inquiétudes de nos fanatiques, touchant la naissance et le progrès de l'Eglise Romaine catholique, dans notre pays prouvent leur peu de croyance dans leurs systèmes de religion. C'est une espèce d'aveu de leur part, que le clergé catholique romain montre plus d'énergie et d'activité dans l'accomplissement de ses devoirs, ou bien que la divine Providence se plaît davantage à bénir leurs efforts, que ceux des autres. Une autre idée m'occupe souvent l'esprit : le grand objet et le devoir principal des ecclésiastiques est, ou doit être de sauver les âmes. Ils devraient être pleins de reconnaissance pour Dieu, quand l'occasion de le faire se présente. Maintenant si ceux de notre clergé protestant qui croient qu'il n'y a point de salut dans l'Eglise catholique romaine, au lieu de travailler à détourner de l'immigration du peuple qui appartient à cette Eglise, ne devraient-ils pas au contraire la désirer, la demander, et de plus étendre et agrandir leur champ d'opération ? eux qui se sont dévoués à un ministère de persuasion morale, ne devraient-ils pas bien légitimement en agir ainsi ? mais non, il faut qu'ils mettent bas les armes dont ils s'étaient servis jusqu'à présent. La calomnie, l'injure, le mépris, ne valent rien dans aucune cause et encore bien moins lorsqu'il s'agit de la cause de Dieu.

« Dans le cours de ma vie, j'ai eu dans trois circonstances, pour ainsi dire quelque rapport avec le clergé catholique Romain, et chaque fois, il m'a donné des impressions favorables. Vous vous rappelez que dans l'année du cholera, Manayunk fut très affligé, et on compta cinquante mortalités parmi la population qui était peu de chose alors. Il arriva, comme quelques-uns de vous peuvent se le rappeler que je fus nommé président du comité de santé créé alors par les citoyens, et mon devoir m'appelait souvent parmi les malades. Dans le même tems, se trouvaient dans le village deux prêtres catholiques, et il faut dire à leur honneur qu'ils faisaient paraître le plus d'activité et de soin partout où l'on voyait la détresse, la pauvreté, la misère, la maladie et la mort : j'étais sûr de les trouver à chaque heure de la nuit, donnant de toutes manières et sans ostentation, assistance, soulagement et consolation aux pauvres malades. Leur attention ne se bornait pas seulement à des paroles stériles, ni à ceux de leur secte, mais leurs aumônes étaient des plus abondantes, et autant que j'ai pu voir, elles s'étendaient à tous également et cela par le moyen d'un ou deux médecins qui n'étaient connus que de moi seul, et qui étaient les distributeurs de leurs aumônes. Des actes comme ceux là, peuvent bien dissiper des milliers de calomnies et couvrir les péchés. La troisième occasion est plus récente. Je demeure près de l'Eglise St. Jean dans la treizième rue. Dans la nuit que fut brûlée l'Eglise de St. Augustin je vis de la lumière, et je passai en bas de la rue du chataignier, pour en découvrir la cause, quand, étant arrivé près de la treizième rue, je rencontrai un Monsieur qui me dit que la populace avait mis le feu à l'Eglise de St. Augustin, et que l'on descendait à celle de St. Jean. Il me demanda mon avis, comme le meilleur expédient pour agir, assurant qu'il y avait dans l'Eglise huit ou dix hommes qui la gardaient. Je lui déclarai franchement, de les faire sortir, de fermer les portes, et de ne point faire de défense, mais de s'en

remettre pour tout aux autorités. Il fut d'accord avec moi, et gagna l'Eglise avec la détermination de se conformer à mon avis : mais en arrivant, un Monsieur d'influence et bien connu (qui n'est point de l'Eglise Catholique Romaine) se trouvait là. Il ne voulut plus exécuter l'avis que je lui avais proposé, et soutint que comme citoyen, il ne se tiendrait pas là pour voir détruire des propriétés par la canaille, qu'il les défendrait : alors il demanda à chaque bon citoyen de l'assister dans son dessein. Mais il fut opposé, et vigoureusement opposé dans ses vœux, opposition qui venait d'une source d'où l'on s'attendait peu, de l'Evêque Kenrick, au moment où tout était dans l'agitation et le trouble, et où il n'y avait pas lieu à la réflexion. On protesta fortement contre la défense qui avait été faite et on dit qu'on ne s'y conformerait pas dans les circonstances actuelles.

« Jamais je n'oublierai, tant que je vivrai, les raisons de l'Evêque. « Si toutes les églises de la ville et du comté sont brûlées, c'est une petite affaire, car on peut les rebâtir ; c'est un bien moins grand malheur que de voir une seule âme sortir de ce monde pour aller rendre ses comptes sans être préparée. » Ce sentiment noble et vraiment chrétien, excita mon admiration, et quoique je n'aie point le plaisir de connaître l'Evêque et qu'il ne fasse guère attention à l'existence d'un homme comme moi, l'esprit véritablement chrétien qu'il fit paraître dans cette circonstance, fit sur moi des impressions qui ne s'effaceront pas sitôt, et j'entretiendrai toujours pour lui le plus profond respect. Je ne suis pas théologien, et je n'ai jamais vu aucun avantage résulter de ces discussions entortillées. Je ne m'embarrasse guère des motifs d'aucun homme à ce sujet, cela ne me regarde pas, c'est son affaire : mais j'admire et respecterai toujours, les actions et la conduite d'un homme, quand ils sont pour le bien, quelque soit cet homme d'ailleurs.

« Un jour ou deux après l'affaire dont je viens de parler, je me trouvais dans une conjoncture qui me causa plus de mortification et d'indignation comme américain qui ressent le plus grand attachement pour son pays, que je n'en ai jamais éprouvé dans le cours de ma vie passée. Dans mes voyages journaliers de ma résidence à ma place d'affaires, et je passe et repasse devant l'Asile des Orphelines rue des Chataigniers, je me suis souvent arrêté à la porte du devant, et je regardais avec plaisir les nombreux enfans qui jouaient dans la cours, les unes avec leurs petits bambons, d'autres avec leurs trompettes, et leurs cerceaux : toutes étaient propres, bien vêtues, et retraçaient l'image du bonheur et d'une santé parfaite. Dans ces occasions, il m'est souvent venu dans l'esprit, qu'une Eglise qui produit de tels fruits de vertus ne doit pas être appelée corrompue, comme tant de gens voudraient nous le faire croire. J'avoue aussi que mon esprit a été préoccupé par une autre pensée, dans le même tems : c'était le regret de voir que nos nombreuses églises protestantes n'eussent plus de si admirables établissemens à nous montrer.

« Mais pour en finir sur ce sujet, un soir que je passais par cet endroit, je vis à mon grand étonnement des piquets de soldats placés devant et à l'entour de la maison, et après des perquisitions certaines, je su que toutes les femmes avec les enfans avaient été enlevées et réparties dans différentes maisons du voisinage, parce que les autorités craignaient une attaque contre la maison, de la part des natifs. Essayer de vous dire les sensations que j'éprouvai alors et l'humiliation où je me trouvai, serait chose impossible. Est-il donc possible, me disais-je, que les autorités de notre ville, la ville de Perm, dans les Etats-Unis d'Amérique, au dix-neuvième siècle, seraient assez fondées pour supposer qu'un tel établissement religieux habité par des femmes pour l'éducation des jeunes orphelines qu'elles nourrissent et habillent, serait attaqué et saccagé par des hommes qui s'appellent américains ?

« Cette simple idée est suffisante pour faire rougir de honte tout américain honnête et qui a encore du cœur. Je terminerai tous ces détails, en les accompagnant du plus ardent désir, que s'il était possible pour l'honneur de notre ville, de notre pays, et du siècle où nous vivons, le souvenir de si honteux événement fût rayé de notre histoire.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

CHARLES V. HAGNER.

*Errata.*—Dans le numéro du 14 du présent, à l'article des deux Evêques, au lieu de lire l'Evêque protestant de Tasmavi à Nyou, lisez : l'Evêque protestant de Tasmania Nixon.

Dans le numéro du 11 du présent p. 686, ligne 17, au lieu de Hagner, lisez : Hagner.